

## HISTOIRES



MARIE-HÉLÈNE LAFON



# HISTOIRES

NOUVELLES  
BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015, pour la présente édition.  
*Bon en émotion*, 2002, in Nouvelles d'Aubrac,  
Fil d'Ariane éditeur.  
*La Maison Santoire*, 2007, éditions Bleu Autour.

ISBN : 978-2-283-02903-9

à G.



« Creuse sur place. Ne glisse pas ailleurs. »

Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*.

« Je veux rentrer dans les choses. »

Mario Giacomelli.





## Liturgie

Le dimanche matin, il fallait lui laver le dos. Il s'enfermait dans la salle de bains. Il était le père, il avait le droit. Elles étaient dans la cuisine, les sœurs, les trois. Elles entendaient les bruits, l'eau, le rasoir électrique, les coups sourds dans la tuyauterie quand il fermait un robinet, les chocs légers sur la tablette de verre, le flacon d'après-rasage Mennen, le peigne. Il se rasait d'abord. Ensuite il entrebâillait la porte. Il ne se montrait pas. Il disait un prénom. Elles savaient. Elles allaient, chacune persuadée d'être appelée plus souvent que les deux autres. Elles entraient dans le corps de la salle de bains, dans son haleine. La buée était rose, d'un rose tendre et tiède de sous-vêtements. À cause des murs. La mère avait choisi la couleur

au moment des travaux. Les murs étaient grumeleux comme la peau des poules mortes et plumées. La salle de bains avait été aménagée dans une ancienne alcôve. Elle était rectangulaire et n'avait pas de fenêtres. Elle jouxtait une pièce jumelle que ceux de la maison appelaient le débarras. Le débarras sentait fort, la salle de bains aussi. Derrière ces deux portes peintes en jaune du côté de la cuisine, chacun déposait, papiers, ordures, linge sale dans un meuble de formica bleu clair, crasse des mains, des pieds, de toute la machine, chacun se dépouillait.

Les traces étaient là. Les médicaments étaient là, pour les bêtes dans le débarras, pour les gens dans la salle de bains; les choses attendaient, des outils, les semences pour le jardin, deux blouses de la mère, son tablier en plastique, un séchoir à cheveux, des pantoufles racornies, vaguement gluantes à l'intérieur à l'endroit des orteils, des bigoudis mauves, des bassines, des paniers, un escabeau, de vieux calendriers du Crédit Agricole que la mère utilisait pour démouler les tartes, des boîtes de

cirage vide et des chiffons maculés, le gyrophare du tracteur et des gants de toilette raidis, figés dans un coin du bac à douche.

Il ne se lavait qu'à l'eau très chaude. Il était le père. Il avait droit à ce confort de l'eau très chaude et abondante. Il payait tout. Il gardait l'argent de la semaine dans une boîte métallique qu'il rangeait dans l'armoire à côté des piles de mouchoirs, les blancs d'un côté, les mouchoirs de couleur de l'autre. L'argent pour vivre était là. Il disait quand elles seront grandes elles resteront avec moi parce que j'aurai de l'argent pour leur acheter des robes. Tout était à lui, il avait tout payé, la maison, la grange et l'étable, les terres, les bêtes. Il avait donné là le plein de ses forces d'homme. Il pouvait exiger que l'on ne fit pas la vaisselle quand il était à la salle de bains. Son confort en eût été amoindri. Il eût été mécontent. Il ne fallait pas le mécontenter.

La buée du dimanche matin était rose. Vers neuf heures il traversait la cuisine, son linge propre sous le bras, tricot de corps sans manches, slip kangourou et, de

novembre à avril, caleçons longs. Il s'enfermait.

Il ne sentait jamais mauvais. Pourtant les gros travaux, les bêtes, les vaches, les cochons, il était dedans, tout le temps, le fumier, le petit-lait. Il ne sentait pas. Il allait, vif et solide, taillé pour ne pas mourir. Son corps était court et dur. Il en avait un usage que ses filles ne savaient pas. Elles ne devaient pas le savoir.

Le linge de corps du père était toujours repassé. Il le fallait. Quand elles étaient à la pension, Madame Chassagnoles venait deux fois par semaine. Elle était vieille. La maison n'était pas tout à fait propre. Ça ne gênait personne. Mais pour le linge de corps il voulait la perfection, le souple, le doux qui se tend sur la peau, immédiatement tiède. Madame Chassagnoles s'appliquait. Elle avait toujours connu le père. Elle savait son histoire, et qu'il avait acheté la ferme avec les yeux, et tout emprunté, et tout remboursé et tout payé, et que maintenant tout était à lui. Il avait le droit.

Il disait qu'il entendait pousser l'herbe et qu'il était le dernier. Il avait son royaume. Il avait voulu pour la maison la salle de bains et le chauffage central. Les cloisons de planches avaient été abattues. Des hommes étaient venus, ils avaient tout fait, les cloisons de brique, le plâtre, la plomberie, l'électricité, la peinture. La mère avait choisi le jaune, le rose. Pour le carrelage aussi elle avait choisi, brun-roux, partout, dans la cuisine, la salle de bains, le couloir. On n'avait touché à rien en haut, mais dans la chambre des filles, la chambre carrée au-dessus de la cuisine, on avait posé un radiateur. Les travaux avaient eu lieu en 1976, pendant l'été de la grande sécheresse et des Jeux olympiques de Montréal.

Le père avait toujours froid aux pieds. Il portait dans ses bottes de caoutchouc des chaussons de laine lie-de-vin. Il avait acheté pour l'hiver des chaussures montantes fourrées. Il aimait s'asseoir sur le banc, adossé à la table de la cuisine, les pieds dressés en appui sur le rebord du four de la cuisinière. Ainsi, il tournait le dos à la

télévision. Il disait qu'il périrait par le bas. Il faisait des cures de liqueur hépatique Schoum. C'était jaune vif. Les bouteilles vides restaient dans le bac à douche, avec le bouchon, alignées. Il buvait à même le goulot. Les yeux du père étaient jaunes aussi dans la lumière. Il fumait sans bruit du tabac gris roulé dans des feuilles de papier Job. Il gardait la cigarette éteinte à la commissure des lèvres. Il l'oubliait. Avant d'entrer dans la salle de bains il la déposait sur le rebord d'une soucoupe blanche qui servait de cendrier. En sortant il la reprenait.

Il traversait la cuisine, son linge sous le bras, et elles attendaient. Il disait un prénom et elles allaient, l'une ou l'autre. Elles entraient dans la chair morte de la salle de bains, dans sa viande, muettes, hors d'elles-mêmes, en service dominical et commandé. Le père était appuyé au lavabo, les deux bras tendus. Bras blancs au-dessus du coude. Il présentait ainsi son dos légèrement arrondi, dos offert, bras entrevus dans la buée moite. Le reste du

corps du père n'existait pas. À peine la naissance de la nuque, brune, très tôt barrée de cheveux noirs.

Le gant était posé sur le bord du lavabo. Préparé, savonné. Il fallait glisser la main, la droite, à l'intérieur, écarter les doigts pour tendre le tissu, et frotter, masser le dos du père. S'attarder concentriquement sur les omoplates et la naissance des reins, juste au-dessus de la bande élastique du slip kangourou blanc. Strier la ligne creuse de la colonne vertébrale. Plusieurs fois. Puissamment et en souplesse. Veiller à ne pas empiéter sur les aisselles, domaine réservé, comme l'étaient les flancs et les côtes, à la seule main du père. Veiller surtout à ne pas presser le gant qui, bien que gorgé d'eau très chaude, elles en sentaient la morsure, ne devait pas se répandre en gouttes inopportunes qui eussent coulé le long du dos et se fussent perdues là où le père cessait d'avoir un corps.

La peau était blanche, lisse, glabre, trouée sous l'omoplate gauche d'un grumeau sombre cerné de brun. Elles parlaient, les trois, de la verrue, de la pustule,

du chancre. Elles savaient les mots. Au pensionnat elles étaient les meilleures élèves, elles lisaient tous les livres. Elles ne disaient pas le père. Entre elles, elles disaient le vieux. Dans la vie elles s'arrangeaient, elles ne l'appelaient pas.

En l'absence de toute consigne paternelle concernant cette part bubonique de lui-même, dont elles pensaient qu'il ignorait l'existence, elles attribuaient au grumeau une susceptibilité certaine et de puissants pouvoirs. Le moindre contact de l'eau, du savon ou du gant, eût assurément déclenché une catastrophe et signé l'arrêt de mort du père, inscrit dans sa peau. Il ne tenait qu'à un léger écart de leur main, à peine perceptible, il ne tenait qu'à elles de donner l'impulsion à la tumeur, de précipiter le mûrissement du bubon qui eût rongé la chair blanche du père, dans les gueulardes douleurs et l'incoercible puanteur des longues maladies pudiquement tuées, bouches pincées, mains nouées, genoux serrés, dans les avis d'obsèques de *La Montagne Centre France*.



Elles lisaient les avis d'obsèques. Elles attendaient. Elles surveillaient le bubon. Il demeurait. Elles ne le touchaient pas. Elles n'essuyaient pas le dos du père. Elles le rinçaient, une seule fois, sommairement, avec un autre gant préparé par lui et posé de l'autre côté du lavabo. Il ne disait rien. C'était fini. Elles sortaient, la main droite humide et le bout des doigts fripé. Il refermait la porte derrière elles, à clef.

La cuisine était vide. Les sœurs n'étaient plus là. Elles reprenaient pied. Seule, chacune, dans le cours des choses. La buée de chair rose les auréolait un instant. Il n'était pas plus de neuf heures et demie. Elles seraient prêtes pour la messe de dix heures.

Octobre 1996.



## Alphonse

Alphonse était un doux. Il aimait les travaux de femme, et tout particulièrement les soins du linge. Il reprisait admirablement. Les draps de lin bis, les chemises de toile fine, les services de table trop longtemps pliés dans les armoires, rien ne le rebutait. Il avait les mains petites et cousait au long des après-midi, dans la cuisine vide, tassé sur une chaise basse, devant la fenêtre qui donnait sur la cour, et au-delà, sur les prés, sur les terres où sont les vrais travaux, ceux des hommes. Il ne cousait pas devant les autres, seulement devant sa sœur, qui ne le gênait pas, parce qu'elle n'était pas tout à fait les autres. Il ne fallait pas que les ouvriers le voient. Il était de la famille. On ne pouvait pas expliquer ces choses-là. On n'avait pas à les expliquer.

C'était comme ça. Sa sœur ne lui avait rien dit. Il avait compris seul, la première fois, quand il avait senti le regard gris de son beau-frère posé sur lui, sur sa nuque, sur son dos. Il avait eu peur.

Il avait peur de cet homme vif et sec qui avait pris Germaine et la battait parfois. Alphonse l'avait vu. Sa sœur pleurait. Elle répétait : « Mon pauvre Alphonse ! Mon pauvre Alphonse ! » Elle lui disait aussi de s'en aller. Elle ne voulait pas être vue ainsi, défaite. Elle lui parlait durement. C'était difficile. Il montait au grenier, ou il allait au jardin, dans le cabanon des outils. Il s'asseyait par terre, et il attendait. Souvent il s'endormait. Quand il revenait, c'était fini. Ils se taisaient. Ils étaient même parfois tous couchés. Sa sœur avait laissé pour lui un bol de soupe sur le coin de la cuisinière. Elle ne l'oubliait jamais. La soupe était chaude. C'était bon.

Lui on ne le battait pas, pas quand il était chez sa sœur. À Sainte-Genève, les premières fois, c'était arrivé ; les plus

furieux l'avaient frappé, pour rien, pour un morceau de pain au réfectoire, pour une place sur un banc, dans la cour ou au jardin. Les surveillants étaient venus, avaient cogné, un peu au hasard. Il avait vite appris à se méfier de quelques-uns. Ils n'étaient pas nombreux; c'étaient toujours les mêmes, un très grand, maigre, deux gros qui sentaient mauvais. On se lavait peu à Sainte-Geneviève. Alphonse souffrait des odeurs des autres, de toutes leurs odeurs, de pied, d'urine, d'excrément, de vieille sueur, de nourriture. Au dortoir surtout, ça le prenait; il respirait pourtant le moins possible, et par la bouche. Mais c'était en lui, dans sa peau, sous ses ongles, entre ses orteils, dans ses narines, ses oreilles, dans les plis de son linge, et jusque dans son nombril. Il en était certain. S'il avait pu se pencher suffisamment pour le sentir, il l'aurait fait. Il soignait le plus possible sa toilette, mais les lavabos étaient collectifs et l'eau distribuée avec parcimonie. Il fallait être comme tout le monde, être sale, vivre dans la nausée de sa propre viande. Le pire, à Sainte-Geneviève, c'étaient les

bouches, les bouches et les dents des autres, des chicots, des crocs, jaunes, noirs, pourris, puants. Alphonse ne voulait pas que les bouches des autres s'ouvrent devant lui, que leurs odeurs entrent en lui. Il ne parlait qu'à deux ou trois personnes, choisies entre toutes parce qu'elles ne sentaient rien ; rien ou le propre ; parce que, comme lui, elles changeaient fréquemment leur linge, suaient peu, se lavaient autant qu'il était permis, et avaient de bonnes dents.

Aux autres, à tous les autres, il tournait le dos. Il n'aurait pas voulu le faire, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. On avait fini par le laisser tranquille. Il ne voulait pas blesser les gens, mais leurs bouches, et leurs yeux, leur regard, tout le visage, toute cette peau, c'était impossible. Il ne fallait pas regarder les autres, ni les respirer. Il n'avait de toute façon rien à dire à personne. On ne le soignait plus depuis longtemps à Sainte-Genève ; on se contentait de le prendre quand ça n'allait pas, quand ça allait tellement mal qu'il ne voulait plus se lever, plus manger, plus rien. Il n'avait

plus la force. Il arrivait toujours en ambulance et repartait par le train, avec sa sœur. On lui écrivait, ou on lui téléphonait à la ferme, et elle venait. Seule. Jamais Alphonse n'était monté dans la voiture de son beau-frère. Elle n'était pas pour lui. Il aimait traverser le village, en sortant de la gare. Il suivait sa sœur. Les gens leur disaient bonjour. À certains il répondait, lui, Alphonse. Il était tout de même chez lui. Il était né dans le village. Il les connaissait tous, un par un, les gens, et il savait lesquels étaient cruels, lesquels étaient bons. Il savait. Il était devenu prudent. Il avait appris.

À la ferme, il dormait au grenier. Sa sœur avait aménagé un coin pour lui. Il avait toujours eu des coins dans les maisons, sous les escaliers, dans les embrasures des fenêtres, ou à l'étable. Chez les parents, il avait aimé sa chambre de l'étable. On l'appelait la chambre des bêtes. L'hiver, quand les veaux naissaient, au plus noir de l'hiver, en décembre, en janvier, il fallait un homme dans la chambre des bêtes. Son père, ou, plus tard, son frère, l'aîné, prenait alors sa

place. Lui, il n'aurait pas pu, il n'aurait pas su, aider la vache en mal de veau, faire les bons gestes, tirer, avec une corde, ou à pleines mains gluantes, empoigner cette chair moite, neuve, molle encore, comme indécise et terriblement vivante. Ça le dégoûtait un peu. Il avait peur aussi. Parfois le veau ne venait pas normalement. Le père enfonçait son bras jusqu'à l'épaule dans le ventre chaud de la vache. Il n'aurait pas su le faire; son frère, lui, avait appris. Le père le lui avait montré, et Cassette aussi, que l'on appelait dans les cas extrêmes, plus volontiers que le vétérinaire. Cassette habitait à l'autre bout de la commune, mais toujours, il arrivait quand tout allait mal; le père s'énervait et la mère chiffonnait son tablier, parlait à la vache, l'appelait par son prénom. Elle savait, elle, ce qu'il en coûtait. Les vaches avaient des prénoms de femme. Les mains de Cassette étaient grandes, longues. Elles pouvaient beaucoup, mais elles ne pouvaient pas tout. Parfois, le veau mourait, ou la vache, ou les deux.



Le père criait. C'était beaucoup d'argent perdu, un malheur. Lui, il se cachait, dans la grange, dans le foin. Il ne voulait pas que son père le voie. Dans ces moments-là, il ne fallait pas. Sinon, il le dirait, il le dirait encore, que le malheur, c'était lui. Avoir un fils comme lui, c'était ça le malheur, avoir un Alphonse. C'était devenu une injure, dans la bouche du père, Alphonse, un mot dur, qui ne passait pas. La grosse boule se coinçait dans le cou du père, sous la peau. Alphonse le voyait, que son père s'étranglait de le savoir là, en trop. Ils avaient eu l'aîné, et la Germaine; c'était bien. Alors pourquoi celui-là, qui était né malade, et ne serait jamais fort? Pourquoi? Il fallait supporter. Mais le père était fatigué, fatigué de vouloir, contre les hivers, contre les orages d'été qui pourrissaient les foins, contre les mauvais chemins où les pieds des bêtes s'infectaient; fatigué de vouloir malgré ce fils qui ne serait ni un homme ni un paysan, qui ne serait rien; une charge, un poids mort pour son frère et sa sœur. Le père ruminait longuement ces choses, qu'il crachait parfois, quand ses

mains tremblaient trop et qu'il n'en pouvait plus de tenir.

Il ne battait pas Alphonse. Il aurait eu honte. Tout se savait dans le bourg. Les femmes, les vieilles surtout, avaient des regards de poules effarées, furtifs et précis. Il ne voulait pas que l'on parlât d'eux. Il avait de l'orgueil. Les autres enfants s'étaient déjà trop moqués d'Alphonse quand il était allé à l'école. Ça n'avait pas duré longtemps, deux ou trois ans peut-être, quand Madame Duriff était encore là. Alphonse l'avait beaucoup aimée. Elle était vieille; elle ne criait pas; elle était douce, soignée, blanche, pas comme les autres femmes qu'Alphonse connaissait et dont il avait peur. Elle sentait bon. Elle l'avait apprivoisé. Elle lui avait appris à lire, d'abord les grosses lettres, ensuite les petites, dans le journal. On s'était beaucoup étonné, à la maison, qu'Alphonse pût lire alors que la mère elle-même déchiffrait difficilement. Mais compter? Pourquoi n'avait-il pas aussi appris à compter? Sans doute Madame Duriff était-elle partie trop

tôt. Le nouveau maître, un homme jeune, n'avait pas eu la patience. Compter, compter l'argent, les bêtes, les choses, les mois, le temps, tous comptaient, les vieux, les jeunes, sur les doigts parfois. Alphonse n'avait pas appris. Il n'avait pas non plus été enfant de chœur. L'abbé n'avait pas voulu. Alphonse l'avait trop dérangé au catéchisme qu'il avait suivi jusqu'au bout. Il avait même fait ses deux communions, la petite et la grande, avec les autres. Ça, on n'avait pas pu l'empêcher, le refuser à la famille. On avait seulement reculé d'une année les communions de Germaine, afin qu'elle marchât à son côté dans le cortège, pour le surveiller, l'empêcher de mal faire, de ne pas être comme les autres, de déborder, de montrer à tous ce que seule la famille pouvait voir et supporter.

La première fois qu'il était allé à Sainte-Geneviève, il avait dix-huit ans. Germaine était jeune mariée. Elle vivait à l'autre bout du village, de l'autre côté de la rivière. Alphonse savait qu'il aurait pu aller seul chez elle. Il ne se serait pas perdu ; il aurait

su traverser la rivière; il aurait suivi la route et pris le pont, comme tout le monde. Mais la mère ne voulait pas; elle disait qu'il ne saurait pas, qu'elle était trop vieille et trop fatiguée pour courir encore derrière lui... que le beau-frère et sa mère surtout ne voulaient pas... qu'à cause de lui, la Germaine devait filer doux, se taire, et courber le dos plus que toutes les autres femmes; encore bien beau qu'elle ait trouvé à se marier... si le père avait été là, les choses auraient été différentes... Un homme, ça peut discuter, surtout un homme comme le père... Mais il était parti trop tôt le père, encore jeune, usé par tout ça... et elle, une femme, elle n'avait rien pu... Que Germaine se marie, même dans cette famille qui la regardait de haut à cause d'Alphonse et profitait de la mort du père, c'était encore le mieux qui puisse arriver; Germaine, malgré tout, avait fait maison; un jour, elle serait maîtresse chez elle... Le gendre était dur; il ne voulait pas les voir, eux, la mère et Alphonse, alors que dans toutes les familles, il y a quelque chose. La tête, c'est le pire; on ne peut rien contre ça, et ils

peuvent même vivre longtemps, s'ils n'ont pas d'autre maladie; et, dans les familles, ça revient; ça peut toujours revenir. Germaine aurait des enfants, certainement. Tout le monde y pensait. Pour Alphonse, au début, on n'avait rien remarqué, pas avant six ou sept ans, quand on avait parlé d'aller à l'école et qu'il faisait encore pipi, qu'il ne parlait presque pas. Le médecin avait dit « retardé », et Madame Duriff, heureusement, avait bien voulu le prendre, à condition qu'aux récréations Germaine s'occupât de lui. Il fallait le surveiller, être avec lui tout le temps, surtout pour empêcher les autres garçons de lui faire du mal. C'était dur d'être la sœur du « pisseux ». Ils ne jouaient à rien, dans la cour, ou après l'école; il ne fallait pas. Ils devaient rentrer tout de suite. La ferme était un bout du monde. On n'y allait pas par hasard. Personne n'y passait jamais. Elle était le lieu du père, son royaume suffisant, et la lumière et l'ombre y coulaient autour de lui, de ses bras, de son ardeur patiente, de sa force violente à vouloir, à désirer et à faire. Germaine et Alphonse rentraient en

suisant les chemins creux. Quand les ornières s'emplissaient de neige durcie, ils glissaient sur leur cartable et riaient dans le soir bleu. Alphonse ne connut pas d'autre douceur.

Après la mort de la mère, il rejoignit Germaine dans la maison de son mari et de ses beaux-parents. C'était entendu depuis le mariage : au moment du partage, Germaine hériterait à la fois d'Alphonse et de son bien ; l'un n'allait pas sans l'autre ; la belle-famille le savait qui fondait de solides espoirs sur la constitution fragile de ce frère saugrenu. Alphonse survécut cependant à sa mère et s'obstina à vivre, poussant l'incongruité jusqu'à ralentir notablement la fréquence de ses séjours à Sainte-Genève. On ne lui aurait pas confié le soin de bétail, mais il sut se montrer habile et patient avec ses deux neveux dont il s'émerveilla longuement. Quand tous étaient pris dans le harcèlement sempiternel de la terre et des bêtes, il eut, pour veiller sur eux, des tendresses de femme. Ses mains légères s'attardaient sur les fronts, les bras, les cous

lisses et fermes des petits que le sommeil avait pris. Le babillage sans suite des nourrissons l'enchantait. Là où il n'y avait rien à comprendre, tout était dit par la bouche neuve des enfants. Le second de ses neveux naquit malade. Pour cette chose vagissante qui voulait vivre, Alphonse fit montre d'une dévotion extrême, veillant des nuits entières pour bercer l'enfant. Le nourrisson, très vite, sut reconnaître sa voix, et ne cessa de geindre qu'auprès de lui, dans son odeur tiède, pris dans un babil partagé, intelligible d'eux seuls. Pour la première fois, Alphonse fut nécessaire à quelqu'un. Il s'en réjouit à sa manière, singulière et indéchiffrable.

La force de l'usage voulait, cependant, que les hommes ne s'occupassent pas de leurs petits, laissés aux soins exclusifs des femmes, jeunes ou vieilles, dont c'était la grande affaire. Alphonse allait contre l'ordre des choses établies, et on sut lui faire entendre qu'il ne devait pas se montrer dans le village avec les enfants. On se serait moqué. Déjà les femmes parlaient...

Il arriverait un malheur; Germaine le regretterait; elle aurait bien pu faire comme les autres, qui s'arrangent du travail de la maison, de celui de la ferme, et de l'élevage des enfants... et encore, elle n'en avait que deux... Sa belle-mère était une personne difficile, mais elle n'aurait pas laissé les petits sans soin. Alphonse? Qui pouvait compter sur Alphonse? Il fallait être sa sœur pour imaginer une chose pareille. Confiné à la maison ou dans la cour de la ferme, Alphonse avait oublié les langues terribles des femmes. Son beau-frère, parfois, rentrait furieux, gonflé de colère, et Alphonse supposait alors qu'on avait parlé contre lui. Il avait une longue habitude des mots durs; ça ne le gênait plus beaucoup, depuis longtemps, à condition que les enfants lui fussent laissés. Tout se passait là, dans leurs cris, leurs rires, leurs jeux, dans les repas et les soins du corps; entre eux et lui, de peau à peau, et les autres n'existaient plus, ou si peu. Les autres n'avaient plus de pouvoir; seule Germaine, parce qu'elle était la mère et la sœur, conservait une place, qu'elle ne se



souciait pas d'occuper, absorbée qu'elle était par les travaux de la ferme, ceux qui rapportent de l'argent au lieu d'en coûter. La vocation inespérée d'Alphonse permettait d'économiser le salaire d'une bonne, et, dans une maison où l'on avait toujours su compter, chacun appréciait à sa juste mesure le service rendu. On ne témoigna cependant aucune reconnaissance particulière : ça n'était pas l'usage, et nul n'aurait songé à s'incliner devant un demeuré notoire sous le seul prétexte que, pour la première fois de sa vie, il se montrait enfin capable de servir à quelque chose.

Les garçons grandirent. Très tôt, ils avaient su de quel côté était la force. Ils craignaient leur père et voyaient qu'il méprisait Alphonse. Entrant dans le monde des hommes où il fallait être dur, devenant des petits d'hommes, vifs, drus de corps et silencieux, ils cessèrent de le considérer. Ils n'avaient plus besoin de lui. Ils avaient appris à vivre avec leur peur, à cacher, à être avec les autres, qui se moquaient d'Alphonse et ne comprenaient

pas qu'on leur préférât sa compagnie. L'école, avec ses rites impénétrables et ses jeux, ses batailles et ses luttes obscures, acheva de les prendre. Alphonse retourna à l'insignifiance. Quelque chose d'insupportable commença que personne, autour de lui, ne pouvait comprendre. Il était seul. Il n'en voulut pas aux enfants. Il ne quémanda pas ce qu'ils ne lui donneraient plus. Il resta dans sa douleur et souffrit comme les bêtes, comme les choses muettes. Il souffrit sourdement d'abord, puis à grands coups de corps. Tout se défit en lui, recula, s'affaissa, abandonna la place de la décence ordinaire et partagée. Il n'avait pas trente ans. Il devint un vieillard. Il lui était impossible, puisque inutile, de boire, de manger, de dormir, de se laver. Tout son corps, cependant, continuait, mécanique, opaque; continuait à produire des gestes, à émettre des bruits, à fabriquer des odeurs et de la matière, des ongles, des cheveux, des poils, du cérumen, de la corne, de la salive. Alphonse fit sous lui et vécut dans cette puanteur. Germaine finit par s'en apercevoir; elle eut peur et appela

Sainte-Geneviève. On vint le chercher. Chacun, au village, sut qu'Alphonse était reparti. On ne s'étonna pas. C'était dans l'ordre des choses anciennes. On pensa que, cette fois, il ne reviendrait pas.

En huit ans, à Sainte-Geneviève, rien n'avait changé. Tous les habitués des longs séjours, ou presque tous, étaient encore là, peut-être un peu plus gris, un peu plus sales, un peu plus abandonnés à ce qui, en eux, ne pouvait pas répondre aux injonctions du monde. Ils avaient vieilli. Alphonse ne les reconnut pas. Il ne se souciait pas d'être là ou ailleurs. Il n'avait pas protesté quand les infirmiers étaient venus le prendre. Il n'en aurait pas eu la force, ni le désir. Il n'avait plus de désir. Il aurait peut-être voulu mourir, si mourir, c'est ne plus souffrir de n'être rien, pour personne. Il ne parlait pas. Il ne pleurait pas. Il n'avait d'ailleurs jamais beaucoup pleuré, ni parlé, depuis l'enfance. Les sanglots hoquetants de sa sœur, et cette parole mouillée, molle, tiède, qui coulait d'elle en toutes circonstances, l'avaient toujours un peu effrayé,

comme une chose indécente, crue, trop nue. Il ne fallait pas se montrer. On n'avait pas le droit.

Il resta longtemps couché. On le lavait, on le nourrissait comme un petit enfant. Les femmes de peine l'aimaient bien; son indifférence leur était un baume, un repos. Il ne se plaignait pas, il ne criait pas, n'était pas violent, ni agité; il ne cherchait pas à leur toucher les cuisses, les fesses ou les seins; il ne les empoignait pas, et il n'était même pas laid, ni répugnant. Il ne désirait pas les femmes. Jamais son sexe ne s'était tendu pour la chair d'une femme. Parfois, au matin, ses draps étaient gluants. Il savait que ça sortait de lui, comme un lait, mais il ne le voulait pas, et n'y prenait pas de plaisir. Autrefois, son frère, dans la grange, lui avait montré comment faire durcir, avec ses mains, ce qui pendait là, entre ses jambes comme entre celles de tous les autres. Son frère l'avait fait devant lui, et, devant lui, avait gémi. Alphonse l'avait fait aussi, et n'avait pas gémi. Il ne comprenait

pas. Son frère n'en avait plus parlé. Alphonse n'avait pas connu les femmes.

Il ne pensait pas à la ferme, ni aux enfants; il n'en parlait pas non plus. Il ne parlait d'ailleurs de rien, et répondit à peine aux questions qui lui furent posées, au début, par un médecin novice, pressé de mettre un nom sur sa maladie. Peu à peu, on se borna aux soins du corps, comme on l'avait toujours fait. C'était déjà beaucoup. Il n'en attendait pas davantage. Un matin, il se leva, marcha lentement dans le jardin où il retrouva son banc. Le soleil était d'hiver, blanc et doux. Les choses continuaient, l'herbe rare, les arbres à cru, leur écorce noire tavelée de gris changeants, et le ciel voyageur. Les choses persistaient, Alphonse aussi, au milieu d'elles, sans raison, à tout hasard. Il sortit de cette grande douleur d'abandon vieilli, émacié, lavé. Il se souvenait d'avoir eu très mal; il se souvenait d'une peur immense. Son corps se souvenait, son ventre, ses mains inutiles. Sa bouche s'était ouverte, s'était tordue, et il n'avait pas crié. Il n'avait pas

pu. Du fond de son crâne, au bord de ses yeux, avaient roulé des larmes de fer, et il n'avait pas pleuré. Sa gorge avait brûlé. Il aurait voulu ne pas recommencer. Il lui importait peu de rester à Sainte-Geneviève ou de rentrer à la ferme. Il savait que cela ne dépendait pas de lui. On déciderait à sa place, le médecin, Germaine, son beau-frère, les autres. Il flottait dans le monde des autres.

Il rentra. Germaine ne vint pas le chercher. Un infirmier le conduisit, dans une ambulance blanche. Un automne, un hiver, un printemps avaient coulé; c'était le mois de juin, capiteux, riche, fourré d'herbes longues. L'ombre et la lumière crépitaient dans la cour. Germaine se tenait sous le platane. Elle donnait à manger aux poules; le grain était dans son tablier; elle le vida, le lissa, le tendit sur son ventre épais, d'une main preste, et s'avança vers lui. Elle le prit aux épaules, et le serra contre elle. Il se courba, se laissa faire. Il était beaucoup plus grand qu'elle. Elle pleurait; elle répétait :

« Mon pauvre Alphonse; mon pauvre Alphonse. » C'était un accueil.

La belle-mère le toisa, de son fauteuil, le prit dans son regard gris. Depuis le dernier hiver, elle ne marchait plus. Un soir, en se couchant, elle était tombée, la bouche tordue. Personne ne l'avait entendue. Germaine l'avait trouvée, en entrant dans la grande chambre où tous dormaient, dans de hauts lits de bois blond. C'était l'attaque; le docteur l'avait dit, le lendemain matin. Les vieux mouraient ainsi dans la famille : ils n'étaient pas malades; ils n'embarrassaient personne; ils travaillaient jusqu'au dernier moment; ils se sentaient peut-être fatigués, mais ils ne s'en plaignaient pas, et quand ils tombaient, on savait qu'ils n'en avaient plus que pour trois ou quatre jours. Les voisines défilèrent dans la cuisine, buvant du café et rappelant à Germaine la mort du père, de la mère et de la sœur de sa belle-mère... Les garçons rôdaient, circonspects, autour de cette femme de plus en plus grise qu'ils hésitaient à reconnaître. Leur père avait

son visage des mauvais jours et chacun attendait en silence. Ça ne traînerait pas... Ça traîna. On attendit en vain. Elle ne mourut pas, et l'on s'habitua à la savoir là, muette et cependant redressée, ragaillardie au point de se tenir droite, raide, dans le fauteuil où son fils l'asseyait chaque matin. Ses yeux étaient gris et durs. Elle voyait tout; elle ne bougeait pas, bouche close, plissée sur des gencives vides; son fils la nourrissait de soupe tiède, trois fois par jour, avant le repas des autres; il voulait être seul avec elle. Il essayait son menton avec une douceur que Germaine ne lui connaissait pas.

On avait dû engager une bonne pour seconder Germaine. Yvonne avait dix-sept ans. Elle était pâle et blonde, presque gracile, lisse jusqu'à l'absence. Elle supporta tout, le travail harassant et les récriminations continuelles de Germaine, qui se voyait enfin maîtresse de maison et le signifiait avec toute la brutalité de sa sottise longtemps tenue en bride. On payait à peine Yvonne; elle mangeait peu et travaillait à



pleins bras, avec une force que l'on aurait difficilement supposée dans un corps aussi malingre. Sans seins, sans fesses, demeurée à l'état de fillette, elle n'éveillait pas le désir. Les ouvriers de la ferme ne la voyaient pas, et le maître non plus, qui aurait volontiers employé une femelle plus engageante, mais y renonça quand il comprit qu'aucune autre femme du pays n'accepterait les conditions faites à Yvonne. Yvonne, elle, accepta, et supporta tout sans avoir même conscience de supporter quoi que ce fût, parce qu'elle n'avait rien connu de meilleur. Elle était fille d'un Polonais de passage, conçue hors mariage, un soir de gros vin, bâtarde et étrangère, née hors du monde et cependant la proie des autres. Sa mère était de l'Assistance, simple et courtaude, placée depuis l'enfance dans une grosse ferme écartée où on l'avait gardée, après qu'elle eut fauté, parce qu'on la savait seule au monde et définitivement corvéable. Yvonne n'avait pas été aimée; elle avait grandi comme grandissent les bêtes, comme poussent l'herbe, les arbres. On la pensait quasiment idiote. L'école l'avait à peine

effleurée. Elle avait quitté la ferme première, où l'on n'avait pas de place pour elle, sans rien attendre. Elle ne savait que le travail, la nourriture du corps et le sommeil brutal, bouche ouverte. Elle n'avait pas de rêves. Elle avait connu l'homme, à treize ans, un ouvrier de la ferme qui l'avait déchirée, plusieurs fois, et battue, pour qu'elle ne parlât pas. À qui aurait-elle parlé? De quoi aurait-elle parlé? Avec quels mots? Il était rouge et sentait fort. Il était dur. Il la forçait, il s'enfonçait, entre ses cuisses de fillette, blanches. Elle avait tellement peur, chaque fois, et tellement mal. Il était parti, enfin. Sa mère avait su, et avait crié : tu aimes l'homme ! tu aimes l'homme ! Yvonne n'avait pas compris. Elle n'avait plus grandi.

Yvonne occupait le coin d'Alphonse, au grenier. Elle l'avait d'abord nettoyé, vidé des odeurs de celui qui n'était plus là. On l'avait laissée faire. Elle le croyait mort. On ne lui avait rien dit. Ce trou du mort, propre et brun, lui était devenu familier et nécessaire. Elle n'avait pas eu peur des

ombres mouvantes, gonflées de craquements, qui habitaient avec elle le grenier. Les ombres ne pouvaient rien contre elle. Elles parlaient au long des nuits. Yvonne ne les dérangeait pas. Pour la première fois elle s'était crue à l'abri des autres. Au retour d'Alphonse, on la délogea. Il n'était pas envisageable de les laisser seuls dans le grenier, Alphonse et elle, chaque nuit, fussent-ils séparés par un rideau, ou une armoire. Germaine avait bien réfléchi, et parlé avec les autres femmes : on ne savait pas ce qui pouvait lui passer par le corps, à cette fille... Personne n'en aurait voulu... Mais justement... et sa mère n'était pas farouche. C'est toujours le sang qui finit par parler... Alphonse, certes, n'avait jamais eu ces idées-là, et il avait beaucoup vieilli. Mais on voyait tellement de choses... On délogea Yvonne, mais on ne la chassa pas. Germaine s'était habituée à son travail de muette docile, à sa présence soumise. Les affaires étaient bonnes. On se permettrait cette dépense qui comptait si peu. Alphonse aiderait, selon ses moyens. S'il pouvait recoudre, reprendre le linge de toute la

maison, négligé depuis des mois, on ne lui en demanderait pas davantage.

Ses neveux lui étaient devenus indifférents. Ils recherchaient parfois sa compagnie; ils étaient seuls et avaient gardé la mémoire confuse de joies anciennes que Germaine ne soupçonnait pas, et leur père encore moins. Mais Alphonse n'avait rien à leur donner. Il ne se gardait pas; il ne se défendait pas; il ne les voyait plus. Ils étaient devenus les autres, indéchiffrables, imprévisibles, à l'égal des bêtes, plus que les arbres, plus que les choses de bois, de pierre ou de terre. Les garçons avaient appris à ne pas poser de questions. Raisonables, ils s'installèrent à leur tour dans la certitude unanime que leur oncle n'avait pas toute sa tête, et s'accommodèrent de ce qui semblait avoir toujours été.

Alphonse fit ce que l'on attendait de lui. Il retrouva les gestes mesurés et précis des heures de couture, penché sur les chemises, les draps, les serviettes, cerné de corbeilles, enfoncé dans l'odeur douceâtre des pièces

de linge qu'il déployait devant la fenêtre, dans la lumière de l'été. Germaine l'avait soustrait au regard des ouvriers de la ferme : il travaillait, le jour, dans la grande chambre carrée où elle dormait, la nuit, avec son mari, ses enfants, et sa belle-mère. Son territoire diurne, marqué de blanc, s'abritait derrière une porte fermée et des volets mi-clos, striés du même soleil violent qui tannait, cuisait, marquetait les nuques, les bras, les mains des hommes livrés, dans tout le pays, aux heures longues du gros travail. Il était du dedans quand ils étaient du dehors, de la douceur quand ils étaient de la force, un quand ils étaient tous. Il avait une place, creusée de solitude blanche et muette. Son grand corps maigre, comme inachevé, indécis, s'y logeait tout entier, à son aise, et il avait oublié que l'on pût avoir d'autres besoins.

Yvonne resta interdite devant Alphonse. Il était le frère de la patronne; on le lui disait; il était de la famille, de la maison; il avait des droits; à cause de lui, elle avait perdu le grenier. Il était long et blanc; ses

mains surtout étaient longues et blanches, et il cousait; il s'occupait du linge; il travaillait comme une femme; il vivait dans la maison; il ne parlait pas, on lui parlait peu. Chacun semblait ne pas le voir. Il n'était pas une femme, il n'était peut-être pas un homme. Il était toujours très propre. Autour de lui, dans le cercle pâle du linge, devant la fenêtre, une paix s'installait, coulait, en nappes chaudes, et Yvonne se sentait prise, aspirée par ce miel, dans le silence de la grande chambre, où elle s'affairait furtivement autour des lits, des armoires, de la grand-mère. On couchait la grand-mère, chaque après-midi, pour une longue sieste. Elle ne dormait pas. Elle restait étendue, grise sur le drap blanc, immobile et raidie contre les oreillers, bandée pour ne pas mourir tout à fait, pour tenir encore, tenir et garder, serrer dans l'étau de son regard de fer le dos d'Alphonse, penché sur les corbeilles, les gestes de ses mains qu'elle devinait au seul frémissement des tissus, et peut-être aussi la lumière, ou du moins ce qu'il en restait, de toute la lumière de tous les étés de sa vieille vie.

Le regard de la grand-mère était avide, et Yvonne en avait peur. Elle était écorchée, percée, grattée jusqu'à l'os, par ces yeux qui vivaient dans la chambre. Elle aurait aimé rester, s'attarder derrière Alphonse, qui ne la voyait pas, boire un peu de cette tiédeur qui coulait de lui et lui faisait tant de bien, à elle, la nourrissait mieux que le pain. Elle le sentait, elle le savait, d'une certitude animale. Elle savait aussi, de la même façon, que la grand-mère était mauvaise, que ses yeux portaient en eux la mort. Elle n'allait pas à la messe, mais elle avait fait sa petite communion. Elle n'avait pas oublié ses prières, et elle priait pour que la grand-mère meure, pour qu'elle cesse de vouloir prendre les autres, tous les autres, les vivants, avec elle, dans sa mort longue.

Yvonne fut entendue. La grand-mère mourut, bouche tordue, dans son sommeil, au plus chaud de l'été. Germaine, bien que délivrée, pleura beaucoup, parce que c'était l'usage. Elle se devait d'accompagner ainsi la vraie souffrance, celle du fils, mais elle

n'avait pas de peine. Elle allait être enfin seule maîtresse d'une grosse maison. Avec les siens et en mémoire d'eux, elle avait voulu cela, de toute sa patience épaisse et têtue. Elle avait travaillé, à plein corps; elle avait été battue; elle avait connu le vouloir ardent de l'homme, et deux enfants avaient déchiré son ventre; elle avait pleuré, contre l'évier, dans l'eau des vaisselles et des lessives; elle s'était durcie; elle avait grossi. Le temps était de son côté. Longtemps, elle n'avait su que cela. Tout lui reviendrait : elle aurait tout pour elle, tout ce qui compte et vaut la peine d'être : les clefs des armoires, la place chaude devant le feu, et les regards assis de ceux et celles, qui, parce qu'ils servent les autres, connaissent le rang des gens et ce qui leur est dû. Elle avait supporté et attendu, et l'autre femme était morte, enfin, la mère, la vieille, qui avait tout tenu entre ses mains et qu'il avait fallu détester en silence, longuement. Germaine se sentit vengée, de tout, et aussi d'Alphonse.



On garderait Yvonne. Germaine se déchargerait sur elle des travaux d'intérieur dont la minutie routinière lui avait toujours pesé. Elle aimait les bêtes, les loges des cochons que l'on engraissait, la cour des poules, la terre brune du jardin, les prés grésillants de l'été; elle aimait suer, ahaner au plein air de toutes les saisons. Yvonne était bien dressée : la maison serait tenue. L'ennemie avait quitté la place, et Germaine abandonna le territoire du dedans sans état d'âme. Yvonne et Alphonse furent seuls, au long des heures. Ils ne disaient rien. Ils ne changèrent pas leurs habitudes. Le travail restait le même : il commandait leur vie, il les justifiait; mais ils sentirent, l'un et l'autre, une tiédeur nouvelle entrer en eux. Elle le savait là, derrière la porte. Il entendait Yvonne s'affairer dans la cuisine : il ne la voyait pas, mais il connaissait le bruit des choses. Il savait quand elle frottait la table et quand elle se tenait devant l'évier de pierre, dans le remuement de l'eau. Elle nourrissait le feu qui parlait par elle et craquait à petits bruits. Elle préparait par fournées entières les nourritures

grasses et fumantes dont les hommes avaient besoin pour continuer à être, dans le cours affairé des jours. Toute la force venait d'Yvonne, de ses mains, de son corps penché, de son silence blanc. Alphonse comprit cela et il l'aima. Il ne l'aima pas comme on le faisait autour d'eux, avec le ventre, avec la viande, dans le chaud des draps ou la touffeur des granges. Il ne la désira pas. Elle lui devint nécessaire et il eut confiance. Il se donna, et Yvonne le reçut, sans paroles, parce que, pour la première fois, elle n'avait pas peur.

Elle le trouvait beau. Il ne ressemblait à personne. Il avait les yeux bleus. Il était pâle, il était clair, il était doux. Son pas était glissant et léger. Son corps ne sentait pas, ne pesait pas. On ne l'entendait pas, et il était là, dans le carré de lumière de la porte, silencieux et lisse. Parfois, il souriait. Il lui souriait. Il ne donnait pas de coups de pied au chien sous la table; il ne crachait pas, il ne rotait pas, il ne lapait pas bruyamment sa soupe; il ne riait pas fort avec les autres, qui beuglaient de toutes leurs dents,

gorges ouvertes, quand le maître était d'humeur à plaisanter. Il connaissait les travaux des femmes. Il savait le prix d'un sol bien frotté, d'un drap bien tiré sur des couvertures rafraîchies. Il respectait. Elle eut pour lui de menues attentions de bête furtive, une framboise velue cueillie en cachette au jardin, tiède contre la langue, une feuille de menthe froissée près de la fontaine, qui parfumait les doigts et qu'il humait avant de la glisser dans la poche de son pyjama où elle accompagnait son sommeil dans la paix des nuits.

Avant de les brûler pour allumer le feu, Yvonne déchiffrait par bribes les vieux romans-photos abandonnés par Germaine. Ces histoires n'entraient pas en elle; quelques mots, cependant, lui étaient restés. Elle avait un amoureux, elle aussi, comme les filles qui sentaient bon et secouaient leurs cheveux brillants, le mardi et le vendredi, quand le camion du charcutier s'arrêtait sur la place, devant chez le garagiste; les hommes étaient là, en combinaison bleue, les manches roulées au coude

sur des avant-bras durs, marbrés de cambouis, les mains grosses et rouges, épaisses, avides de saisir, de palper, de tâter. Dans le désœuvrement soudain de la pause, leurs mains pendaient, comme détachées d'eux, et vivantes. Ils regardaient les filles et elles riaient plus fort. Yvonne avait vu cela, et aussi que les filles parlaient entre elles, et secouaient leurs cheveux, tendaient leurs blouses sur leurs corps ronds. Les filles voulaient être prises dans le regard des hommes, touchées par lui et soupesées déjà, estimées à leur juste poids de plaisir toujours neuf et toujours semblable. Yvonne avait senti cela. Elle n'avait pas envié les filles. Elle savait trop la sueur de l'homme, sa force dardée qui perce, fouaille et fait saigner tandis qu'il geint comme les bêtes.

Quelque chose avait changé : Yvonne avait un amoureux ; elle portait en elle ce beau mystère. Ils avaient un secret. Les autres n'auraient pas compris, ou n'auraient pas voulu. Ils auraient crié ou se seraient moqués. Alphonse et Yvonne existaient à

côté d'eux, transparents, oubliés, ravis et lestés de menues merveilles. Sans que nul ne s'en avisât, pas même Germaine, habitée tout entière par l'ivresse de sa liberté nouvelle et de son pouvoir neuf, ils partagèrent leurs travaux. Alphonse sortit de la chambre, du cercle des linges répandus ; il s'occupa du bois et des légumes. De son pas long et égal, il traversait la cour, chargé de paniers qu'il déposait au seuil de la cuisine où était le territoire familial d'Yvonne. Elle ne commandait pas ; il n'obéissait pas ; il avait observé et compris ; il savait ce que dévorait le feu roux et diligent ; il savait ce que réclamaient les ventres des autres, quand, trois fois par jour, la cuisine s'emplissait de leur bruit, de leurs odeurs, de leur respiration, de leur puissance. Dans le silence revenu, les mains d'Alphonse et d'Yvonne, leurs mains se touchèrent au-dessus des vaisselles énormes et minutieuses. Elle en fut émue ; elle le désirait, lui, et il ne savait rien encore de cette attente battante qui, chaque jour d'avantage, creusait son corps de fille. Dans son sang, sous sa peau, montait une jeunesse

sans mémoire. Elle avait confiance ; il ne la prendrait pas comme font les autres hommes, comme avait fait l'autre. Il n'était pas de cette race. Tout serait neuf, et elle aussi.

Alphonse n'imaginait pas cela. Il respirait la douceur d'Yvonne, à lui seul révélée. Il savait la pâleur de sa nuque laiteuse, la clarté de ses yeux noyés de gris. Elle était pour lui comme une enfant. Germaine avait un corps de femme, sous la blouse de Nylon ; Germaine certainement, et aussi les filles qui sortaient de la messe, le dimanche, en gloussant par grappes moqueuses. Toutes celles-là étaient promises au pieu rouge de l'homme. Elles l'appelaient. Mais pas Yvonne. Elle avait trop de blancheur ; elle respirait à peine ; elle n'aurait pas voulu cela, elle, l'homme, entre ses jambes et dans son ventre. D'ailleurs, il n'aurait pas su. Il n'avait pas peur ; il se contentait d'être, dans la coulée des jours, entre la maison, la cour, et le jardin. Le monde n'était qu'un décor, pour elle seule ; les autres avaient déserté. Personne

ne les voyait, elle et lui, les deux, voués aux tâches du dedans, infimes et toujours recommencées. Seuls les garçons s'interrogèrent sur ce mystère qu'ils devinaient : d'Yvonne et d'Alphonse sourdait une paix qui n'avait de place nulle part; les adultes, autour d'eux, ne vivaient pas ainsi. Ils criaient, ils frappaient, ils riaient, ils embrassaient, rarement, ils ne caressaient jamais, si ce n'est les bêtes, parfois. Mais ils étaient du monde, tous; ils étaient avec eux, du même côté des choses, et pas comme ces deux, évanouis en eux-mêmes, et comme réfugiés loin, très loin, là où, avec les moyens qui sont ceux des enfants, on ne pouvait ni les atteindre ni les blesser. Les garçons n'auraient pas su le dire, et d'ailleurs à qui? Ils étaient prudents, mais quelque chose se passait là qui leur échappait et les troublait parce qu'ils étaient des petits d'hommes, tôt aguerris, et qu'ils savaient déjà, avec toute leur peau, du fond de leurs os, que l'on ne doit pas se donner, pas s'abandonner, que c'est trop de douleur à risquer.